

The Harmonists
La Passion de la voix
The Harmonists, Allemagne/Autriche 1998, 115 minutes

Mathieu Perreault

Number 203, July–August 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59360ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Perreault, M. (1999). Review of [The Harmonists : la Passion de la voix / *The Harmonists*, Allemagne/Autriche 1998, 115 minutes]. *Séquences*, (203), 44–45.

coupé laisse difficilement saisir toute l'amplitude des batailles et leurs enjeux. Par exemple, présenté sans ellipse, le combat entre Darth Maul et les deux chevaliers Jedi — dont la chorégraphie témoigne de l'influence du cinéma de Hongkong — n'en aurait été que plus spectaculaire et enlevant.

Toutefois, *The Phantom Menace* permet à George Lucas de renouer avec un univers dont l'extravagance ne cesse de ravir un public friand d'exotisme. Il faut voir ces palais baroques de Naboo, ces poisons monstrueux peuplant les profondeurs des lacs de la planète, cette société bigarré de Tatooine, ces cieux crépusculaires (sillonés de centaines d'astronefs) de la planète Coruscant où siège le Sénat. Lucas dépeint un univers dont l'originalité demeure certes fort discutable: réminiscence de Tolkien, de Kipling, d'Alex Raymond, de Troyes, de Valérien et même de Cecil B. de Mille. Sauf que Lucas, n'en déplaie à ses détracteurs, n'a jamais non plus eu la prétention d'avoir créé un canevas tout à fait original. Il suffit de lire ses entrevues, où il cite abondamment ses sources d'inspiration. Plusieurs reprocheront donc la structure archétypale de *The Phantom Menace*, disant que Lucas ne fait que raconter continuellement la même histoire. Mais Lucas a toujours souligné la dimension mythologique de ses récits. Or, tous les mythes ne sont-ils pas profondément identiques? Le mythe ne fait-il pas toujours référence à une expérience de dépassement, racontant un épisode où un héros s'affranchit des limites d'une condition humaine et sociale qui, à ses yeux, n'est pas celle à laquelle il aspire? De

ce point de vue, il s'avère tout à fait normal que *The Phantom Menace* affiche des similitudes et des personnages dont les sphères d'action (le terme est ici emprunté à Propp dans son étude sur les contes) demeurent invariables.

D'aucuns souligneront également le rythme lent de *The Phantom Menace*. À ceux-là, il faut répondre que ce film constitue fondamentalement une mise en situation, un échiquier où Lucas positionne les éléments clé des deux prochains films, prévus pour 2002 et 2005. *The Phantom Menace* annonce donc deux films qui lui seront sans aucun doute supérieurs d'un point de vue dramatique, s'attardant à raconter et à sceller le destin d'Anakin Skywalker à travers divers éléments déjà annoncés: sa progression, son duel contre Obi-Wan Kenobi, le rapt de Luke et Leia, la naissance de Darth Vader, la chute de la République, l'éradication des chevaliers Jedi, etc. Il faut donc patienter et se dire que cet épisode 1 ne constitue qu'un avant-goût très prometteur.

Alain Vézina

STAR WARS, EPISODE I: THE PHANTOM MENACE (Star Wars, Épisode I: La menace fantôme)

États-Unis 1999, 135 minutes — **Réal.:** George Lucas — **Scén.:** George Lucas — **Photo:** David Tattersall — **Mont.:** Paul Martin Smith — **Mus.:** John Williams — **Son:** Ben Burtt, Gary Rydstrom — **Déc.:** Doug Chiang — **Effets spéc.:** Dennis Murren, John Knoll, Scott Squiers — **Cost.:** Trisha Biggar, Ian McCaig — **Casc.:** Nick Gillard — **Int.:** Liam Neeson (Qui-Gon Jinn), Ewan McGregor (Obi-Wan Kenobi), Natalie Portman (la reine Amidala), Jake Lloyd (Anakin Skywalker), Ray Park (Darth Maul), Ahmed Best (Jar Jar Binks) — **Prod.:** Rick McCallum — **Dist.:** Fox.

The Harmonists

La Passion de la voix

L'horreur de Stalingrad, l'obscurantisme de l'Allemagne rurale, les cabarets du Berlin des Années folles: Joseph Vilsmaier se plaît à disséquer son pays.

Le réalisateur bavarois tient cependant le cap sur la musique: *The Harmonists* reprend en termes modernes l'ambivalence des réactions au chant qu'il décrivait déjà dans *Brother of Sleep*.

Les études de piano de Vilsmaier lui donnent une sensibilité contagieuse qu'il double d'une attention particulière à la physionomie des musiciens en concert. Les gros plans sur les bouches et les gorges déployées des cinq chanteurs allemands des années trente qui formaient *The Comedian Harmonists* — avec un pianiste accompagnateur — donnent à *The Harmonists* la force envoûtante des meilleures comédies musicales, chorégraphies en moins.

Regroupés autour du compositeur Harry Frommmerman (Ulrich Noethen), les *Comedian Harmonists* interprètent à la façon américaine, a cappella, la chanson allemande. Après des débuts difficiles où le refus d'un imprésario les mène près de l'implosion, ils connaissent le succès avec des titres comme *La Belle Isabella de Castilla*, *Creole Love Call* de Duke Ellington et *Quand Yuba joue la rumba avec son tuba*.



Champagne, femmes... rien ne leur est refusé

Champagne, femmes, appartements et hôtels luxueux: rien ne leur est refusé. Certains collectionnent les aventures, comme le Bulgare Ari Leschnikoff (Max Tidof), d'autres trouvent le grand amour, comme

Roman Cycowski (Heino Ferch), qui obtient d'une danseuse de cabaret qu'elle se convertisse au judaïsme.

Mais les nazis ne les trouvent pas de leur goût. D'autant plus que trois des membres sont juifs, dont Frommerman, et que le pianiste Erwin Bootz (Kai Wiesinger) est marié à une juive. Le groupe marche sur la corde raide pendant un an après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, en 1933. Certains de ses membres, Frommerman en premier, veulent profiter d'une tournée à New York pour émigrer; d'autres, surtout Robert Biberti (Ben Becker), premier associé de Frommerman, sont convaincus que leur popularité les protège contre l'antisémitisme du Troisième Reich.

Auraient-ils pu s'introduire dans le circuit américain du divertissement? Biberti craignait la concurrence de la première industrie musicale du monde. Il a perdu son pari en Allemagne — le groupe s'est scindé en deux en 1934, les deux nouveaux trios ainsi formés se sont éteints en 1941 —, mais rien n'est moins sûr que le succès aux États-Unis. Après un documentaire d'Eberhard Fechner, *The Comedian Harmonists: Six Life Stories*, sorti en 1988, les chansons des Comedian Harmonists sont ressorties des limbes, mais surtout dans les milieux branchés de la côte est américaine et en Allemagne.

L'approche de Joseph Vilsmaier est sans faille: musique, techniques de caméra, analyse historique, dialectique. La fantaisie n'est évidemment pas au rendez-vous. Mais comme mariage entre l'honnêteté artistique et la rentabilité en salle, on peut difficilement faire mieux. *The Harmonists* a fait courir les foules en Allemagne en 1997, au point que Broadway en a concocté une comédie musicale.

La cocaïne, les cabarets et les bordels de Berlin dans les années 20 sont décrits avec minutie; les dimanches à la campagne rappellent que les expressionnistes ne sont pas loin. Le mariage, instantané d'un univers juif sur le bord du précipice, donne presque le vertige. La jalousie d'un copain d'études de la pauvre dont Frommerman s'est amouraché illustre les bourgeons de l'intolérance. *Stalingrad*, avec ses détails sur les tactiques antitank, et *Brother of Sleep*, avec ses gros plans sur l'obstétrique rurale, faisaient déjà montre du même souci d'observation.

De cette énumération émergent deux paradigmes: l'insouciance de la jeunesse artistique et l'humiliation des laissés pour compte de la prospérité intellectuelle. L'humour du sextuor répond en contrepoint, en syncope même, pour reprendre un motif des chansons des Comedian Harmonists, à la brutalité des nazis, qui ne reculent pas devant la perversion: le potentat de Nuremberg Julius Streicher (Rolf Hoppe) fait taire ses jeunes soldats qui chahotent, mais impose à ses chanteurs favoris un récital d'hymnes nationalistes à son palais. Dans *Stalingrad* et *Brother of Sleep*, des dichotomies semblables servaient de moteur à l'intrigue: cruauté des officiers contre empathie des soldats, bigoterie violente des paysans contre sensibilité du jeune chanteur prodige.

Dans *The Harmonists*, Vilsmaier va plus loin dans la dialectique avec un triangle amoureux. Frommerman aime Erna (Meret Becker), qu'aime de son côté Biberti. Entre le passionné mais égocentrique compositeur et le baryton dévoué mais conventionnel, Erna est déchirée.

Ce jeu amoureux ne pallie pas à l'absence de personnage féminin solide qui marquait déjà *Stalingrad* et *Brother of Sleep*: Meret Becker est au mieux discrète sur ses sentiments, et les deux hommes ne mettent pas beaucoup d'énergie à illustrer les leurs. Par contre, la relation entre Ben Becker et Ulrich Noethen en bénéficie; leurs échanges gagnent un filigrane de sous-entendus, tissé à même l'estime teintée de jalousie qui les unit.

Au niveau de la photographie, dont se charge souvent le cinéaste, le langage est bien établi. La caméra suit les mâchoires des chanteurs, les petits gestes qui trahissent leur rivalité sur scène. Les extérieurs sont soignés, notamment de splendides images de la campagne pragoise. Vilsmaier semble avoir un faible pour les locomotives à vapeur: le travelling final d'une sortie de gare appelle les premières images de guerre de *Stalingrad*, quand le bataillon arrive sur le front.

À souligner, la performance vocale honnête des comédiens, qui se sont chargés eux-mêmes de l'essentiel de la trame sonore. On est dans la lignée des chansons de soldats de *Stalingrad*, qui comptaient pour beaucoup dans l'impact du film.

Le seul flanc faible de *The Harmonists* se situe sur le plan moral: est-il acceptable de montrer les bons côtés de l'Allemagne de l'entre-deux guerres? Dans le *New York Times*, l'écrivain Peter Gray a dénoncé *The Harmonists* comme une tentative de minimiser l'engouement de la population pour les nazis, de réécrire l'histoire en gommant l'horreur du patrimoine génétique allemand. Il souligne, entre autres, que bien peu de spectateurs quittent la salle, dans la scène du concert de Munich, lorsque le sextuor annonce, avant de commencer ce dernier spectacle, en mars 1934, que trois de ses membres sont juifs, alors qu'il risque fort d'en avoir été autrement dans la réalité. Et que les applaudissements émouvants accompagnant la dernière sortie de scène du groupe ont sûrement dû être réprimés par les chemises brunes du coin. Roberto Benigni a eu droit à des critiques similaires de la part du critique du *New Yorker* pour son *La Vita è bella*. Depuis la publication de l'incendiaire *Hitler's Writing Executioner*, celui qui filme l'antisémitisme allemand marche sur une corde raide.

Mathieu Perreault

THE HARMONISTS

Allemagne/Autriche 1998, 115 minutes — **Réal.:** Joseph Vilsmaier — **Scén.:** Klaus Richter — **Photo:** Joseph Vilsmaier — **Mont.:** Peter R. Adam — **Mus.:** Harald Kloser — **Déc.:** Rolf Zehetbauer, Bernhard Heinrich — **Int.:** Ulrich Noethen (Harry Frommerman), Ben Becker (Robert Biberti), Heino Ferch (Roman Cycowski), Heinrich Schafmeister (Eric Abraham Collin), Ari Leschnikoff (Max Tidof), Kai Wiesinger (Erwin Bootz), Meret Becker (Erna Eggstein), Günter Lamprecht (Erich Charell), Susi Nicoletti (Mme Grünbaum), Katya Riemann (Mary) — **Prod.:** Hanno Huth, Reinhard Kloos, Danny Krausz — **Dist.:** Alliance.